

1. Prélude

Région Occitanie, dimanche 14 octobre 2018, 21 heures

La femme est nue, couchée sur un grabat. Par des interstices de la paroi, la clarté lunaire laisse apparaître sa peau blanche, ses cheveux d'un blond très pâle. Elle est allongée sur le ventre, plongée dans un sommeil artificiel. La créature, assise à ses côtés, effleure la chair abandonnée du bout de ses doigts. Elle s'attarde sur le creux des reins puis remonte le long de la colonne vertébrale. Enfin, elle dépose un baiser sur l'épaule de la dormeuse et quitte le réduit. Elle referme la porte derrière elle et s'avance au centre d'une vaste grange aménagée. Un homme, occupé à consulter un ordinateur, l'interroge sans suspendre sa tâche :

— Elle dort ?

— Oui.

— Tu as mis la dose habituelle ?

— Oui. Tu as pris ta décision ? C'est pour ce soir ?

— Oui. D'après mon contact de la Sécurité civile, le phénomène orageux est bloqué au sud-est de Carcassonne. Nous pouvons nous concentrer sur le département de l'Aude. La station de Trèbes s'attend à de fortes crues au cours de la nuit. Il faut agir entre 22 h et le lever du soleil. Le pic sera maximal.

— Et Météo France ?

— Ils envisagent de lancer une vigilance rouge aux inondations. C'est conforme !

— Excellent ! As-tu localisé l'endroit ?

La femme soupire, avant de répondre :

— Près d'un hameau du nom de Millegrand. Tu verras, c'est parfait ! Mais tu tiens vraiment à la sacrifier ? Tu ne veux pas en faire une adepte ?

Son interlocuteur rétorque sèchement :

— Elle est trop molle, pas assez de caractère.

— Comme tu voudras ! J'appelle qui pour nous aider ?

— Vois avec Corinne, qu'elle soit là d'ici une demi-heure... En attendant, habille la fille.

Avant d'obtempérer, sa partenaire s'autorise une dernière question :

— Tu lui cherches une remplaçante ?

— Oui, à travers les profils Facebook. J'ai trouvé une candidate possible.

— Elle habite loin ?

— À Cosne-d'Allier. On aura cinq cents bornes à se farcir, mais elle semble prometteuse. J'ai étudié ses photos : elle aime se mettre en scène, s'exposer. C'est un bon point.

— OK, je contacte Corinne.

La créature sort de la grange et gagne le logis principal, un mas rénové de belle facture. Elle s'acquitte de l'appel téléphonique puis fouille une armoire du salon. Elle en retire les effets personnels de la captive et retourne au réduit. Vêtir ce corps inerte n'est pas chose aisée. Elle y parvient toutefois, sans s'abandonner à de nouvelles caresses. La femme l'attirait. Beaucoup plus que les autres... Elle ne peut le nier. Néanmoins, même si la soirée l'indispose, elle ne songe pas à renoncer. Elle s'efforce de boutonner minutieusement le chemisier, tout en tendant l'oreille. Les premières gouttes d'une averse orageuse tambourinent sur les planches de la geôle. Il est temps ! D'ailleurs, une voiture s'approche et se gare à proximité de la grange. La conductrice descend du véhicule et ouvre le haillon. Désormais, des trombes d'eau s'abattent sur le domaine et malgré sa hâte, la nouvelle venue voit ses vêtements trempés. Elle jure entre ses dents et pousse la lourde porte de bois. Une dizaine de minutes plus tard, le corps de la prisonnière est chargé au fond du coffre et dissimulé sous une couverture. Deux heures seront nécessaires afin d'atteindre

l'objectif. Un trajet difficile émaillé de violentes rafales. Les éclairs illuminent l'horizon en permanence et le vent rabat des masses d'eau sur la voiture. Malgré le rythme effréné des essuie-glaces, la conductrice est penchée sur son volant. La lumière des phares se reflète sur le rideau de pluie. Plusieurs fois, elle a failli quitter la route, ses pneus n'adhérant pas à la chaussée. Les passagers se taisent. De temps en temps, comme pour se rassurer, l'homme caresse la cuisse de sa voisine. À l'approche de minuit, le véhicule parvient à destination : un hameau bordant le canal du Midi. Le long de la rue principale, l'eau jaillit des caniveaux saturés par les précipitations. Nulle âme n'affronte les intempéries. Les volets sont fermés, les rues désertes. À la sortie du bourg, la femme tourne sur la gauche et traverse un lieu-dit nommé « aux noirs ». En apercevant la pancarte dans la lueur des phares, l'individu, ou plutôt le monstre, s'exclame :

— Mauvaise pioche, ma chérie ! Tu sais bien que seule la beauté immaculée me séduit.

La conductrice ricane. D'autant plus facilement qu'elle se détend : son but est proche et l'activité orageuse lui éclaire la route. Il ne lui reste qu'une ligne droite à parcourir pour atteindre la rivière. L'Aude déborde déjà de son lit. Ses eaux tumultueuses arrachent la terre des berges et des arbres entiers sont entraînés par le courant. Le trio porte son fardeau jusqu'à la rive. Les femmes tenant les pieds, l'homme s'emparant des épaules. Avec une lampe torche, ils ont repéré un promontoire qui leur facilitera la tâche et les mettra à l'abri de tout danger. Après lui avoir imprimé un fort mouvement de balancier, ils jettent la victime dans la rivière. Le corps s'éloigne rapidement, happé par les ténèbres. Mais un flash orageux l'éclaire une dernière fois. Il est prisonnier des branchages. La longue chevelure blonde flotte à la surface, la peau blanche de la sacrifiée se démarque des eaux noires chargées de boue. Elle demeure un temps immobile puis disparaît. La créature, qui l'avait vêtue avec soin, murmure quelques vers d'Arthur Rimbaud :

*Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...*

2. Jérôme De Sousa

Lundi 22 octobre 2018

L'homme a quitté son domicile vers 9 heures. Durant plusieurs jours, l'affaire l'a obsédé, mais il s'est résigné. Il n'a plus l'âge ni l'énergie lui permettant de conduire une telle enquête. Autant aller voir les gendarmes. En conséquence, il roule sur une départementale qui contourne l'étang de Bages-Sigean. Il a peu dormi, s'est levé à l'aube et a multiplié les tasses de café. Sa solitude lui pèse, sans toutefois le pousser à rechercher la moindre compagnie. Ses amantes successives l'ont fui, lasses de ses manies, de son caractère changeant et du bordel innommable de son habitat. Une maison de pêcheur près de la Pointe Mahon où les livres et d'innombrables dossiers règnent en maîtres. Le résultat d'une vie passée à traquer les faits divers pour le compte d'un quotidien régional. Fouiller, questionner, épier, les trois piliers de son existence. Et lorsque le sordide du judiciaire l'écœurait, il s'immergeait dans la poésie. Il ne donnait plus signe de vie pendant un laps de temps, renaissant à la faveur d'un nouveau drame. Puis le couperet de la retraite est tombé. Depuis, il marche à travers la lagune, lit et fouine à l'occasion. Mais, pour l'heure, il jette un œil sur le tableau de bord et ralentit, soucieux des radars mobiles. Il préfère rencontrer les pandores autour d'un café et non sur le bord de la route. Son pote doit être arrivé à son bureau. Un mec sympa, respectueux des horaires comme de son prochain.

Parvenu à destination, une ligne blanche le contraint à dépasser la gendarmerie, à emprunter le giratoire et à revenir sur ses pas. Situé en

banlieue narbonnaise, le bâtiment des perdreaux reste une énigme distrayant le vieux pigiste. Un parallélépipède rectangle entouré d'une ossature métallique, elle-même garnie de bardeaux à claire-voie. En bref, une cage à poules, sans vilain jeu de mots. L'architecte a dû se laisser emporter par ses clichés. En ricanant, l'homme se gare devant l'édifice. Au moins, sa situation excentrée facilite le stationnement. Le journaliste parcourt la dizaine de mètres qui le sépare de l'entrée, une pochette à la main. Un grillage isole le parking de la façade et se termine par un portique peint d'un rouge vif. Le visiteur appuie sur le bouton de l'interphone. À deux reprises. Une voix hachée par les grésillements finit par le solliciter :

— C'est pour quoi ?

— Je voudrais faire une déposition.

Le portillon se déverrouille en un claquement sec. Le pigiste pénètre dans le sas et attend patiemment l'ouverture du second vantail. Qui peine à venir. Finalement, un jeune planton l'accueille sans enthousiasme.

— Votre plainte, c'est à quel sujet ?

— Je souhaiterais voir le major Fontaine. C'est un vieil ami. Prévenez-le ! Dites-lui que Jérôme De Sousa est là.

— Il est absent. Il témoigne au tribunal. Cela va l'occuper une bonne partie de la matinée.

Le journaliste se renfrogne. Contrarié, il hésite, fait un pas en direction de la sortie avant de changer d'avis, revenant vers le gendarme.

— Qui puis-je rencontrer ? C'est important.

— Son adjointe, l'adjudante Juliette Duroux.

— OK ! Où se trouve-t-elle ?

— Troisième porte sur la gauche. Je la préviens de votre arrivée.

Une vingtaine de mètres à arpenter. Des chaises encadrent le lieu concerné. Le pigiste s'assoit et attend. Les minutes s'égrènent. Le visiteur commence à trépigner lorsqu'une jolie frimousse apparaît et l'invite à entrer. Une trentenaire au visage juvénile, affichant une moue espiègle façon Mireille Darc. Elle diffère toutefois de l'ancienne actrice par une chevelure rousse éclatante. Elle contourne son bureau

avant que De Sousa n'ait eu le temps de franchir le seuil de son antre. Déjà, elle lui désigne un siège de la main et l'interroge :

— Monsieur ?

Le retraité décline son identité, s'apprête à enchaîner, mais la gendarme le précède :

— Le planton m'a informée que vous étiez un ami du major. Que puis-je pour vous ?

L'homme extrait une coupure de presse de son dossier et la pose sur le plan de travail. Le document traite des inondations de la semaine dernière, détaillant le bilan funeste de la catastrophe. Quinze morts en deux jours. Quatre-vingt-dix-neuf blessés. La militaire en prend rapidement connaissance et relève la tête, l'air agacée :

— C'est malheureux... Cependant, en quoi cela nous concerne ?

— L'une des défuntes n'a pas été identifiée. Sa dépouille a été retrouvée dans le lit de la rivière, en aval de Trèbes. Une adolescente ou une personne approchant la vingtaine, d'apparence nordique. Peau très blanche, cheveux d'un blond platine. Je suis un ancien journaliste. Un copain m'a fourni sa description.

— Et ? Je vous répète ma question. Il s'agit d'un accident. Pourquoi nous rencontrer ?

L'adjudante reste calme, souriante, voire avenante, malgré son incompréhension. De Sousa sort un second article de sa pochette et le dépose sur le bureau. À côté du premier. Le désignant du doigt, il reprend la parole.

— Alpes-Maritimes, 3 et 4 octobre 2015. Même épisode méditerranéen⁽¹⁾ mais centré sur le sud-est. Vingt morts. Et parmi eux, une femme de vingt-six ans, mariée, disparue de son domicile quelques mois auparavant. D'origine polonaise, elle a été découverte noyée dans la boucle d'un torrent. Corps frêle, épiderme diaphane. Je vous laisse deviner la couleur de sa chevelure.

— Je vois. Une fugueuse mineure et une épouse peuvent être désireuses de changer de vie. Par un pur hasard, elles se trouvent au mauvais endroit au cours de leur périple et elles sont blondes. Pas de quoi fouetter un chat, monsieur De Sousa.

L'homme se frappe la cuisse avant de soupirer. Fontaine l'aurait cru, lui ! Il tente une dernière fois de convaincre sa vis-à-vis.

— Écoutez ! J'ai quarante ans d'expérience dans le domaine des faits divers. J'ai suivi toutes les affaires sordides de l'Occitanie. Croyez-moi ! Un type se débarrasse de ses proies en profitant des inondations. Ma main à couper...

— Bien, je vais étudier les dossiers des victimes et en parler avec mon responsable. Je vous tiendrai informé. Autre chose ?

— Non ! Merci de m'avoir reçu. Gardez les documents.

(1) On appelle épisode méditerranéen un orage très violent, « parfois stationnaire », accompagné de « précipitations intenses », « l'équivalent de plusieurs mois de précipitations en seulement quelques heures ou quelques jours », explique Météo France.

Ces épisodes sont « liés à des remontées d'air chaud, humide et instable en provenance de Méditerranée », précise l'institut météorologique. « Ils se produisent de façon privilégiée en automne, moment où la mer est la plus chaude, ce qui favorise une forte évaporation. »

Ces fortes précipitations peuvent provoquer des inondations ou des glissements de terrain, comme en 2015 dans les Alpes-Maritimes, où des pluies diluviennes avaient causé la mort d'une vingtaine de personnes entre Mandelieu et Nice. » *Journal La Nouvelle République* du 16 août 2022.

Le journaliste se lève. La sous-off est polie, mais elle n'en a rien à foutre. Aussi, il prend sa décision : il appellera son chef en début d'après-midi.

Le même jour, 18 h

Le major Fontaine : un homme à l'accent du sud qui flirte avec les soixante ans. D'une taille supérieure à la moyenne, il affiche une silhouette dégingandée qui se courbe au fil des ans. Son visage garde le souvenir de traits harmonieux. Malgré les méfaits de l'alcool. Car le gendarme est un ardent consommateur de whisky. Au fil de la journée, ses mains tremblent de plus en plus et des suées apparaissent en fin d'après-midi. Aussi, l'heure de la retraite sera la bienvenue. Du moins, du point de vue de l'institution. Car elle sonnera le glas de ce militaire rincé par l'existence. Face aux épreuves de la vie, il a eu la faiblesse de mettre en œuvre l'expression véhiculée par son patronyme : *fontaine, je ne boirai pas de ton eau...* Son équipe sait toutefois qu'il ne s'adonne à son addiction que le soir. Et que, pour l'instant, ses compétences de commandement demeurent intactes. Responsable de la brigade de recherches de Narbonne depuis une dizaine d'années, il n'a jamais failli.

Agacé par l'appel du journaliste, le sous-officier s'empare de son téléphone et convoque son adjointe. Deux minutes s'écoulent avant que la jeune femme ne frappe à la porte.

— Entrez !

L'homme est toujours surpris par l'aspect gracile de l'adjointe. Par sa fragilité apparente qui masque une anatomie musclée et prompte à réagir. Juliette trompe son prochain à merveille. Avec un sourire, le major cède au plaisir de la taquiner :

— Alors ? Vous avez énervé mon vieil ami ?

— À ses yeux, j'aurais dû sonner le tocsin et mobiliser l'armée. J'ai simplement questionné sa thèse qui ne repose que sur une coïncidence.

Sans répondre, Fontaine l'invite à s'asseoir. Il a hâte de terminer sa journée, un désir renforcé par un coup d'œil à la pendule. Le manque

va le dévorer au fil des minutes. Il glisse ses mains sous son bureau avant de reprendre la parole d'une voix nerveuse :

— Ce vieux loup est acariâtre, mais il possède un flair exceptionnel. Il faut prendre son constat au sérieux et investiguer.

— Franchement, major, on a d'autres choses à faire.

— Juliette, je vous en prie. Consacrez un peu de temps à cette histoire et on verra.

Sa vis-à-vis sourit. Elle apprécie son responsable et respecte ses choix. Enfin, elle connaît ses tourments et compte tenu de l'heure, elle a anticipé la rencontre.

— La première noyée, découverte en 2015, habitait Tautavel. J'ai contacté les collègues du secteur. Ils m'expédient le dossier dès demain.

— Quel est son nom ?

Le sous-officier a horreur d'anonymiser les victimes. Les appeler par leur patronyme préserve leur humanité.

— Muriel Montcoussin, née Malinowski. Mère au foyer. Mariée à un agent de maîtrise. Une petite fille de trois ans, un garçonnet de cinq. Le mardi 26 mai 2015, elle quitte son domicile aux alentours de 14 heures. Elle doit se rendre chez le médecin. On ne l'a jamais revue. Pour l'instant, je ne sais rien de plus.

— Récupérez les autopsies et tentez d'identifier la défunte de la semaine dernière.

— J'ai déjà commencé.

— C'est parfait ! Je vous remercie. On fait le point demain en fin de matinée.

— Bonne soirée, major.

L'homme opine du chef. Il attend que la jeune femme soit sortie de la pièce avant de se lever. Il est temps de regagner son logement de fonction et de se verser un premier verre.

De son côté, Juliette s'installe derrière son ordinateur et se replonge dans le fichier des personnes recherchées. Peu convaincue par sa démarche, elle l'accomplit néanmoins à la perfection. Cette capacité constitue sa marque et lui vaut une réputation sans faille. Lorsqu'elle quitte la brigade, vers 21 heures, elle a cerné une quinzaine de cas

compatibles avec la noyée de Trèbes. Quand elle recevra le rapport du légiste et les photographies du corps, elle affinera sa prospection. Car à présent, elle n'a qu'une envie : retourner à son domicile et dormir. Amoureuse de la mer et soucieuse de garantir son intimité, elle a choisi de vivre à l'extérieur de la gendarmerie. Elle habite Gruissan, vit dans un deux-pièces hors de prix, mais qui se situe au bord de la plage. Elle y parvient en une trentaine de minutes. Elle jette ses clefs sur la commode de l'entrée, verrouille la porte et pénètre dans un salon plus que surprenant. Hormis la façade pourvue d'une baie vitrée, les murs sont recouverts de dessins. Que n'importe quel visiteur pourrait regrouper en deux catégories. La première affiche des esquisses au fusain : une succession de voitures accidentées écrasées par une atmosphère sinistre, voire apocalyptique : cieux menaçants, arbres aux troncs noueux dépourvus de feuilles, paysages tourmentés. La jeune femme n'a pas fait le deuil de ses parents, tués lors d'une collision frontale. En vis-à-vis, des aquarelles tranchent avec ces représentations du malheur. À la manière de Marie Laurencin, Juliette met en scène des nymphes dénudées, environnées d'une nature exubérante. La gendarme ne se l'est jamais avouée, mais l'essence du féminin semble la passionner.

3. Histoires d'O

Mardi 23 octobre, salle de réunion de la brigade de recherches, 11 h 45

Comme chaque matin, Fontaine affiche un dynamisme étonnant. Un Phénix émergeant de l'alcool. Il vient de résumer les enquêtes en cours sans omettre un seul détail. Combien de temps encore son organisme lui offrira cette surprenante plasticité ? En l'observant du coin de l'œil, Juliette revoit le visage torturé, transpirant, de la veille. L'impact du manque conduirait nombre de ses interlocuteurs à douter de son aptitude intellectuelle. Et pourtant, son esprit reste pétillant et alerte. L'adjudante apprécie ses intuitions et ses capacités d'analyse. L'homme lui rappelle un acteur brillant, ravagé par la drogue et l'alcool. Comment s'appelait-il déjà ? Philippe Léotard ? Le gendarme lui ressemble. Le même comportement autodestructeur... Après un ultime regard sur son supérieur, la sous-off s'ébroue mentalement, soucieuse de revenir au sujet qui la préoccupe.

— On aborde l'affaire des noyées, major ?

— Allez-y !

— Commençons par celle de la semaine dernière. Nous avons reçu les photographies post-mortem. J'ai chargé l'OPJ ici présent de les comparer aux personnes disparues. Thomas ? Vous pouvez nous donner vos conclusions ?

Le gendarme, un gringalet aux traits osseux et à la peau glabre, se racle la gorge avant de se lancer :

— Hier au soir, l'adjudante a isolé une quinzaine de profils susceptibles de correspondre à la victime. Or, aucun ne lui ressemble. J'ai

parcouru le FPR⁽²⁾ jusqu'à l'année 2010. Rien ! Ça ne matche pas. Le légiste a estimé l'âge de la noyée : entre 15 et 20 ans. Je pense qu'il est inutile de poursuivre.

Le major le regarde en souriant et le questionne d'une voix douce. L'homme est une nouvelle recrue aux compétences prometteuses.

— Et vous en déduisez quoi ?

— Qu'il s'agit d'une étrangère en situation illégale. Possiblement, une prostituée originaire des pays de l'Est. Les fameux réseaux marseillais...

Le vieux gendarme opine du chef.

— C'est probable. Vous rentrez son signalement dans le système Schengen⁽³⁾. On verra. Juliette ? Vous avez reçu les rapports d'autopsies ?

— Oui ! Les cadavres présentaient des signes d'asphyxie et les toubibs ont observé les traditionnelles pétéchie. Les poumons étaient congestionnés, d'aspect spongieux. Des champignons de mousse ont été retrouvés au niveau du larynx. Bref, ces femmes se sont noyées. Aucune trace de violence physique n'a été relevée. En revanche, les médecins n'ont pas jugé utile de faire analyser l'eau. Elles sont peut-être décédées au fond d'une baignoire. Nous ne le saurons jamais pour la mère de famille. Quant à l'adolescente, il n'est certainement pas trop tard. Je vais appeler le légiste. Sinon, dans les deux cas, les prélèvements de sang n'ont rien révélé. On ne peut toutefois exclure la présence d'une drogue disparaissant rapidement de l'organisme.

Le responsable de brigade est toujours étonné par son adjointe, par sa connaissance minutieuse des dossiers. D'ailleurs, l'adjudante ne compte pas en rester là. Elle a gardé le meilleur pour la fin :

— Votre ami avait raison. Il a soulevé un sacré loup. Les deux victimes portaient le même tatouage imprimé sur la fesse droite. Un « O » majuscule...

(2) Le fichier des personnes recherchées.

(3) Fichier regroupant les personnes recherchées au sein de l'Union européenne.

Le major demeure bouche bée. Il ne s'attendait pas à une telle révélation et sa malicieuse adjointe a fait durer le suspense. Devant l'absence de commentaires, Juliette ouvre un document estampillé Montcoussin et recherche une feuille marquée d'un post-it. Sa quête terminée, elle reprend la parole :

— Un coursier m'a apporté les PV de 2015. J'ai étudié le document de A à Z. Du travail correct, a priori. Rien n'a été laissé au hasard. Sauf un détail. Nos collègues de l'époque n'ont pas exploré un point de l'agenda de la mère de famille. Une semaine avant sa disparition, elle avait rendez-vous avec une voyante.

— Sans doute une affaire de cœur. Les femmes sont sujettes à ce type de démarche.

— Major, vous vous laissez égarer par vos préjugés. L'avenir inquiète nos contemporains, quel que soit leur genre. Toutefois, votre hypothèse est crédible. Muriel avait un amant. Et, a priori, son conjoint le savait.

— Alors, cela vaut-il le coup de s'attacher à une telle futilité ? Vous allez perdre votre temps...

— Nous n'avons rien d'autre et l'expérience me pousse à ne rien négliger.

— Soit ! Allez-y, mais cet adultère pose d'autres questions. Le joli cœur a-t-il été suspecté lors des investigations ?

— Non. Il était en Alsace au moment des faits et rien n'indique qu'elle l'ait rejoint. L'épouse du monsieur en a témoigné.

— Et le mari ?

— Aucun élément ne l'a incriminé. Ses proches ont affirmé qu'il aimait sa femme et sa disparition l'a dévasté. Mais revenons à notre extralucide. Les enquêteurs de 2015 ont dû juger cette piste anodine. Moi, j'aimerais creuser ce détail. La jeune noyée de la semaine dernière ne nous fournira pas d'opportunités tant que nous ne l'aurons pas identifiée. Et comme la section de Trèbes a communiqué son portrait à la presse, attendons ! En conséquence, la mère de famille reste notre meilleur atout. Qu'en pensez-vous, major ?

— Je vous suis. Thomas va se concentrer sur l'inconnue et vous, vous tentez de retrouver la voyante.

— C'est fait ! J'ai recensé les professionnelles du coin.

Thomas lance un regard admiratif à l'adjudante. Une expression que l'intéressée ignore, happée par ses notes. Elle poursuit son exposé avec la précision qui la caractérise :

— Cinq exercent aux alentours de Tautavel. Elles nient toutes avoir reçu Muriel Montcoussin en consultation. Peu désireuses que nous nous penchions sur leur clientèle et sur leurs revenus. Du moins, je suppose. Une seule a marqué une hésitation lorsque j'ai mentionné le nom de la défunte.

— Quel profil, votre médium ?

— Elle a un casier : il s'agit d'une ancienne prostituée de Perpignan.

— Et où travaille-t-elle ?

— À Latour-de-France, un bled situé à quinze minutes du domicile de la disparue.

— OK, allez-y et forcez-lui la main. Si elle résiste, convoquez-la. Moi, je contacte le procureur. À eux seuls, les tatouages suffisent à justifier les investigations.

— Bien major.

Les trois protagonistes se lèvent. L'OPJ quitte la pièce à la vitesse de l'éclair. L'homme est un impatient qui trépigne volontiers lorsque les réunions s'éternisent. Fontaine, quant à lui, tente de gérer son enfer quotidien. Un coup d'œil à sa montre ne le rassure pas : encore six heures à tenir avant la délivrance.